

CHAPITRE V.

WOOLSTON ET L'INTERPRÉTATION ALLÉGORIQUE
DES MIRACLES.

Jusqu'à Collins, les déistes anglais, comme nous l'avons vu, n'avaient guère attaqué qu'indirectement le miracle. Charles Blount et John Toland avaient seuls fait exception, le premier en essayant de tourner les récits miraculeux en ridicule, le second en cherchant à les expliquer d'une manière naturelle. Shaftesbury et Collins avaient prétendu que le miracle était sans portée; ils s'étaient ainsi dérobés à la difficulté de le combattre. Le dernier avait dirigé tous ses efforts contre les prophéties et sa vie entière avait été employée à arracher de nos Livres Saints les oracles messianiques qui en sont une des parties les plus importantes.

Thomas Woolston (1669-1731), plus hardi et plus violent que tous ceux qui l'avaient précédé, va maintenant déclarer la guerre aux Évangiles mêmes et s'attaquer au plus grand des miracles du Nouveau Testament, à la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les premières années de sa vie ne présageaient pas cependant ce qu'il devait être un jour. Ce n'était pas un déiste, encore moins un impie, comme ceux que nous

avons étudiés jusqu'à présent. Il se distingua même d'abord par une vie austère et charitable; il montrait un zèle ardent, et il eut du succès comme prédicateur. Mais son zèle n'était pas éclairé par une véritable science. On remarqua bientôt qu'il poussait jusqu'à l'exagération l'amour des interprétations allégoriques de l'Écriture Sainte. Ce goût outré devait le mener bien loin. Nous avons dit comment Collins avait abusé du sens allégorique pour rejeter toutes les prophéties. Woolston va en abuser à son tour pour rejeter tous les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament. Esprit faux, convaincu qu'il ne pouvait se tromper, entiché de ses idées jusqu'à l'opiniâtreté et à l'entêtement, ne reculant devant aucune conséquence, quelque déraisonnable qu'elle fût, il avait en lui l'étoffe d'un sectaire.

Il publia en 1705 un opuscule intitulé : *L'ancienne Apologie de la religion chrétienne contre les Juifs et les Gentils renouvelée*¹. L'ancienne apologie, pour lui, n'est pas autre chose que l'interprétation allégorique de la Bible. Comment le Christianisme, qui, lors de son apparition, a triomphé des Juifs et des Gentils, se demande-t-il, est-il déchiré aujourd'hui par tant d'apostats, déistes et athées, sortis de son propre sein? C'est principalement parce qu'on interprète à contre-sens les Saintes Écritures, c'est parce qu'on entend dans un sens littéral ce qu'on devrait entendre dans un sens figuré :

¹ *The old Apology for the truth of the Christian Religion against the Jews and Gentiles revived*, in-8°, Cambridge, 1705 (B. N., D² 12330).

La Loi, dit l'Apôtre, n'est que l'ombre des bonnes choses à venir; le Christ en est la substance. Cela implique, à mon avis, que ce sens substantiel de la Loi, c'est l'histoire du Christ et de son Église. Aussi mon intention est-elle de montrer dans cette partie de la Loi de Moïse de laquelle j'ai entrepris de parler, que les plaies (d'Égypte), les signes, les miracles et les jugements sur Pharaon et sur l'Égypte ne sont que de pures ombres en comparaison de ce qui devait s'exécuter par rapport aux Empereurs et à l'empire (romain)¹.

Tel est le principe de Woolston. Les applications qu'il en fait mènent au renversement complet de la révélation. En voici quelques exemples. Moïse est un personnage allégorique; toute son histoire est un type de celle de Jésus-Christ. Les miracles racontés dans le Pentateuque ne sont que des types, des prophéties des choses à venir. Woolston applique longuement les plaies d'Égypte à l'histoire du Christianisme². Les magiciens du Pharaon,

¹ *The old Apology*, p. 34-35. Entre autres bizarreries contenues dans cet ouvrage de Woolston, on y remarque celle-ci, par laquelle il entre en matière, p. 3 et suiv. Un envoyé céleste, avant de commencer sa mission, doit en présenter les titres au souverain du pays où il se propose de l'exercer, afin que ce dernier prenne ses mesures en conséquence. D'après Woolston, Jésus ne manqua pas de faire entériner ses lettres de créance, p. 27-28. Pour prouver cette rêverie singulière, l'auteur s'appuie sur la prétendue lettre de Pilate à Tibère et s'attache à en établir l'existence, p. 34-72. Quinze ans plus tard, Woolston revint sur ce sujet dans sa *Dissertatio de Pontii Pilati ad Tiberium epistola circa res Jesu Christi gestas*, per Mystagogum, in-8°, Londres, 1720 (36 pages). Dans le recueil factice des *Works of Woolston*, t. II, B. N., D² 12326.

² *The old Apology*, p. 91.

c'est le sénat de Tibère; la verge d'Aaron qui, changée en serpent, dévore les verges des enchanteurs devenues aussi des serpents, c'est « la croix du Christ qui dévore, détruit et abat le monde gentil, les empereurs païens et tous leurs dieux¹. » Le changement des eaux en sang, c'est la destruction des Juifs dans une guerre sanglante, sous Vespasien et Titus². Dans les grenouilles qui se répandent sur toute la terre d'Égypte, Woolston reconnaît les Juifs qui se dispersent dans le monde entier après la ruine de Jérusalem. « Poissons ils étaient dans leur propre élément, dans leur patrie, mais en captivité et dans la dispersion, par une figure admirable et bien appropriée, ils deviennent semblables à des grenouilles³. » Toutes les autres plaies d'Égypte sont expliquées d'une façon semblable⁴. Il fait de même pour la sortie d'Israël de la terre d'Égypte⁵.

En appliquant ainsi la méthode allégorique au livre de l'Exode, Woolston prétend faire revivre la doctrine des Pères et employer le moyen le plus efficace pour amener les athées, les déistes et les chrétiens, à la pratique du Christianisme⁶. Certes, l'interprétation allégorique de l'Écriture, contenue dans de justes bornes, est parfaitement légitime; elle est justifiée par l'usage qu'en ont fait les docteurs de l'Église, les Apôtres et Notre-Seigneur lui-même; mais l'auteur de l'*Ancienne*

¹ *The old Apology*, p. 94.

² *The old Apology*, p. 97.

³ *The old Apology*, p. 112.

⁴ *The old Apology*, p. 133-223.

⁵ *The old Apology*, p. 223 et suiv.

⁶ *The old Apology*, p. 364 et suiv.

apologie la généralisait à l'excès; il méconnaissait la règle pleine de sagesse posée par saint Thomas, d'après laquelle il ne faut point se servir du sens spirituel pour démontrer les vérités de la foi¹; enfin, il dépassait toute mesure quand il écrivait à la dernière page de son livre : « Je ne puis m'empêcher de penser, d'après tout ce qui a été dit, qu'on doit rechercher seulement le sens spirituel de la Loi et des Prophètes, à l'exclusion de nos interprétations littérales, qui sont la mort de ces témoins du Christ². »

Ce dédain du sens littéral devait précipiter l'auteur jusqu'au fond de l'abîme de l'incrédulité. Mais on fut loin de prévoir au moment de la publication de l'*Ancienne apologie* les résultats qu'elle allait produire. L'estime dont jouissait Woolston et la réputation de zèle qu'il s'était acquise firent d'abord fermer les yeux au public anglais sur les conséquences pernicieuses de son système. On excusa ses écarts par ses bonnes intentions. On ne pouvait imaginer d'ailleurs à cette époque dans quelles erreurs il tomberait un jour. Il ne se doutait pas lui-même alors des excès où le porteraient l'orgueil et un attachement opiniâtre à ses fausses idées. Plusieurs années s'écoulèrent avant qu'il fit le pas fatal vers l'incrédulité. C'est en intervenant dans la lutte entre Collins et ses adversaires qu'il montra, vingt ans après, où menaient ses principes³.

¹ S. Th., 1, a. 1, q. 10. Voir notre *Manuel biblique*, 7^e édit., 1890, t. 1, n° 167, p. 258.

² *The old Apology*, p. 382-383.

³ Avant d'intervenir dans la querelle de Collins, Woolston avait

Collins, comme nous l'avons dit, avait soutenu, d'une part, que la religion chrétienne était uniquement fondée sur les prophéties de l'Ancien Testament et, d'autre part, que ces prophéties ne prouvaient rien, parce qu'on les interprétait dans un sens allégorique, c'est-à-dire, d'après lui, dans un sens faux et inacceptable. Les défenseurs de la religion chrétienne lui répondirent, d'abord, que plusieurs prophéties s'appliquent à Jésus-Christ dans le sens propre et littéral et, ensuite, qu'outre la preuve tirée des prophéties en faveur de la

publié, pour défendre son système d'interprétation allégorique, *Origenis Adamantii renati Epistola ad doctores Whitbeium, Waterlandium, Whistonium aliosque hujus sæculi disputatores, circa fidem vere orthodoxam et Scripturarum interpretationem*, Londres, 1720; *Origenis Adamantini, etc., Epistola secunda*, 1720; *A second Letter to the R. Dr. Bennett in Defence of the Apostles and primitive Fathers of the Church, for their allegorical Interpretation of the Law of Moses, against the ministers of the Letter and literal Commentators of this age*, by Aristobulus, in-8°, Londres, 1721 (avec cette épigraphe : *Litteram Legis sequentes in infidelitatem et vanas superstitiones incurrunt*. Origène). Woolston avait écrit l'année précédente une première lettre au même Docteur pour lui faire l'éloge des Quakers : *A Letter to the R. Dr. Bennett upon this question : Whether the people call'd Quakers do not the nearest of any other sect in religion resemble the primitive Christians in principles and practice?* By Aristobulus, in-8°, Londres, 1720. En 1722, Woolston publia sous son nom un opuscule intitulé : *The exact fitness of the time in which Christ was manifested in the flesh, demonstrated by reason, against the objections of the old Gentiles and of modern Unbelievers*, in-8°, Londres, 1722. Dans la Dédicace, il dit, p. 1-11, que c'est un discours qu'il avait prêché plus de vingt ans auparavant à Cambridge. Il y soutient, quant au fond, les mêmes idées que dans son *Old Apology*; il appelle, p. iv et v, son interprétation allégorique la « pierre philosophale, » la « perle » dont parle l'Évangile, etc. Jésus fait aussi connaître sa mission à l'empereur, p. 37, etc.

divinité de Jésus-Christ, il y en a une autre, celle des miracles, qui établissent le caractère surnaturel de sa mission. Woolston trouva sujet à critique et dans l'attaque et dans la défense.

Il existait assurément, en 1725, entre Woolston et Collins un mur épais de séparation. L'auteur du *Discours sur les fondements de la religion chrétienne* était un « infidèle, » un Celse, un Porphyre, aux yeux de l'auteur de l'*Ancienne apologie*, mais quoiqu'ils eussent été éloignés jusque-là l'un de l'autre par l'abîme qui sépare la foi de l'incrédulité, il y avait cependant entre eux un point de contact : Collins soutenait que l'on devait entendre dans un sens allégorique les prophéties de l'Ancien Testament et Woolston résumait en quelque sorte le Christianisme tout entier dans l'interprétation allégorique de l'Écriture. C'est par là que Collins l'avait séduit. Si ce dernier est un nouveau Porphyre, ceux qui rejettent son principe sont les sectateurs de l'Antéchrist, car la négation du sens spirituel de la parole sainte est ce qui caractérise l'Antéchrist¹. Woolston prétendit jouer le rôle de médiateur entre Collins et ses antagonistes, et il publia dans ce but son *Moderateur entre un infidèle et un apostat*².

¹ *The Moderator*, p. 43.

² *The Moderator between an Infidel and an Apostate or the Controversy between the author of the Discourse of the Grounds and reasons of the christian religion and his Reverend ecclesiastical opponents set in a clear light, with an exhortation to a zealous debate of it*, in-8°, Londres, 1725 (La Bibliothèque nationale possède deux exemplaires de cet ouvrage, portant tous les deux la date de 1725, mais ayant l'un, D² 12329, seulement 144 pages, parce qu'il est im-

Sa manière de concilier les deux partis était étrange. A Collins, il concédait qu'on devait interpréter les prophéties dans le sens allégorique; aux adversaires de Collins, il concédait à leur tour que le Christianisme est la vraie religion¹. Mais il prétendait les mettre tous d'accord en appliquant aux miracles la théorie de Collins sur les prophéties, c'est-à-dire que les miracles, pris à la lettre, ne prouvent point que Jésus soit le Messie²; il faut les entendre tous dans le sens figuré, sans en excepter le grand miracle de la résurrection du Sauveur³.

Iliacos intra muros peccatur et extra.

Antiquam exquirite Matrem,

dit Woolston dans l'épigraphe de son livre. L'antique mère, c'est l'explication allégorique de l'Écriture par les Pères. Personne ne connaît les Pères comme lui⁴,

primé en plus petits caractères, l'autre, D² 12328, ayant 178 pages, quoique le titre des deux exemplaires soit absolument identique). C'est l'édition de 178 pages que nous citons. Le *Moderator* fut suivi de plusieurs suppléments : *A Supplement to the Moderator between an Infidel and an Apostate, being a dissertation on Daniel's Weeks from the authority of the Fathers*, 2^e édit., in-8°, Londres, 1729; *A second supplement to the Moderator between an Infidel and an Apostate, or a dissertation on some other prophecies, cited by the Bishop of Lichfield, against the author of the Grounds*, in-8°, Londres, 1725; 2^e édit., 1731-1732.

¹ *The Moderator*, p. 6.

² Woolston, *ibid.*, p. 45, qualifie d'admirable ce que Collins dit contre les miracles et que nous avons rapporté plus haut, p. 78.

³ *Ibid.*, p. 49 et suiv.

⁴ Ce sont les paroles par lesquelles il termine la Dédicace de son

c'est donc à lui de trancher la discussion. Lui seul possède la vérité, parce que lui seul comprend bien l'Écriture. Collins, dit-on, est un infidèle, mais les ecclésiastiques anglais qui ont écrit contre lui sont des apostats¹, parce qu'ils ont renoncé à l'interprétation allégorique. Comme président du tribunal où va se juger la cause, il pose la question suivante : La loi mosaïque et les prophéties de l'Ancien Testament sont-elles un type et une prophétie de Jésus-Christ et de son Église? — Il faut répondre oui, dit-il, car c'est ainsi que répondent les déclarations de Jésus lui-même, la tradition juive et chrétienne². Ce n'est que par l'interprétation allégorique des prophéties que l'on peut établir que le Christ est le Messie. Toutes les autres preuves que l'on a imaginé d'alléguer ne sont que radotage et impertinence. Les miracles qu'on allègue pour établir la mission divine du Sauveur ne la prouvent nullement. C'est là l'erreur la plus grave contenue dans le *Moderateur* :

Je pourrais presque raisonner de manière à ne plus croire à la résurrection du Christ. Dans toute cette histoire la lettre n'a point de sens. Si je n'étais convaincu que la mort et

Moderator à l'archevêque de Cantorbéry, p. xii : « For use of, and conversation with the Fathers, there is not an equal to... your devoted Servant, Tho. Woolston. »

¹ *The Moderator*, p. 3. Voici ce qu'il dit de lui-même : « I would not dare to intermeddle in this controversy, if I did not know myself of capacity and abilities to conduct and determine it, being without vanity, *master of all that Learning*, that is requisite for one in the *Chair* of a Moderator in it. » *Ibid.*, p. 3. C'est l'auteur qui a souligné les mots en italique.

² *The Moderator*, p. 3 et suiv.

la résurrection n'étaient qu'un type et une figure de sa sortie spirituelle et mystique du tombeau de la lettre de la loi et des prophètes, où il avait été enseveli et englouti comme Jonas dans le Léviathan, pendant plus de trois jours et de trois nuits mystiques, je croirais que tout cela n'est qu'un conte oisif¹... Après tout, je crois, sur bonne autorité², que plusieurs des miracles de Jésus, tels qu'ils sont rapportés par les Évangélistes, n'ont jamais été opérés, mais sont racontés seulement comme des récits prophétiques et paraboliques de ce qu'il devait faire plus mystérieusement et d'une manière plus merveilleuse. La résurrection du Christ, qui manque elle-même de bonnes preuves, ne prouve donc rien, beaucoup moins encore prouvent ses autres miracles³.

Indépendamment de la fausseté de sa doctrine, Woolston n'était guère bien veçu en 1725 pour jouer le rôle d'arbitre. Il ne jouissait plus de la renommée de piété et de zèle qui, vingt ans auparavant, avait fait fermer les yeux sur les exagérations et les erreurs de l'*Ancienne apologie*. Depuis 1722, il s'était aliéné, non sans cause, tous les esprits religieux, en faisant l'apologie des Quakers et en publiant contre le clergé établi quatre pamphlets d'une violence extrême, dans lesquels il traitait les ministres anglicans d'adorateurs de la bête de l'Apocalypse et de suppôts de l'Antéchrist⁴. Le grand crime

¹ « Idle tale. »

² Il cite en note ce passage d'Origène : « Veritas Scripturæ tradentis nobis gesta Jesu non consistit in nudis verbis historiæ, nam in unoquoque significatur latens aliquid. » *Cont. Cels.*, II.

³ *The Moderator*, p. 41-42.

⁴ *A Free-Gift to the Clergy, or the hiring priests of what denomination soever challenged to a disputation on this question whether*

que l'auteur reprochait à ses confrères, c'était de ne point accepter ses idées sur l'interprétation mystique des Écritures. On peut donc juger de l'accueil qui fut fait à un livre dans lequel aux erreurs passées il en joignait de nouvelles. L'auteur était maintenant détesté; sa doctrine était très répréhensible; il niait le caractère historique des Évangiles¹; son écrit lui suscita beaucoup de désagréments².

Il ne tarda pas à s'attirer des poursuites plus fâcheuses. Son explication allégorique des miracles n'était guère contenue qu'en germe dans le *Moderateur*, mais il y disait :

Je n'ai aucune inclination à examiner les miracles de notre Jésus, ni à montrer que, dans le fait et dans les circonstances, ils ne sont ni merveilleux ni extraordinaires, quoique je pusse le faire et établir que les mieux circonstanciés d'entre eux, n'ont jamais été opérés, comme l'observe saint Augustin³, que dans un but et pour des fins

the hireling preachers of this age, who are all ministers of the Letter, be not worshippers of the apocalyptic beast and ministers of Ante-Christ, in-8°, Londres, 1722. On lit au bas du titre : « Donné au clergé gratis. » A second Free-Gift parut en 1723, ainsi que A third Free-Gift. A fourth Free-Gift parut en 1724.

¹ *The Moderator*, p. 40 et suiv. Woolston reproduit lui-même les passages les plus répréhensibles du *Moderator* dans son premier *Discourse on the miracles*, p. 3.

² Voir la Dédicace de *A second Supplement to the Moderator* (p. 11).

³ « Dominus noster Jesus Christus ea quæ faciebat corporaliter, etiam spiritualiter volebat intelligi. Neque enim tantum miracula propter miracula faciebat sed ut illa quæ faciebat, mira essent videntibus, vera essent intelligentibus. » S. Augustin, *Serm. xcviij*

mystiques. Mais je crois que ce sera fait un jour, pour le service de la cause et de la question présente. Le grand miracle même de la résurrection du Christ, sur lequel l'un des adversaires de l'auteur du *Discours* (de Collins) pense pouvoir bâtir l'Église comme sur un fondement solide, ce miracle peut être mis en question¹.

Pour son malheur, il entreprit plus tard de développer ce qu'il avait avancé avec tant de témérité. C'est dans le cours des années 1727, 1728 et 1729 que Woolston publia les *Discours sur les miracles de Jésus-Christ*², son œuvre la plus antichrétienne, celle qui l'a fait ranger parmi les plus fougueux ennemis de la révélation et de l'Écriture. Il avait pour principe de ne publier que ce que nous appellerions aujourd'hui des brochures. Son but était d'être court, afin d'avoir plus de lecteurs. Chacun de ses écrits ne dépasse guère une

3, t. xxxviii, col. 592. Woolston, qui cite ce texte en note, omet le mot *tantum*, quoiqu'il modifie notablement le sens. Le saint docteur, dans ce passage, n'entend nullement révoquer en doute la réalité des miracles : « facta sunt, » dit-il quelques lignes plus loin. Tous les Pères parlent de même : « Miracula Domini, dit S. Grégoire le Grand, exprimant la pensée de tous les docteurs, sic accipienda sunt, ... ut et in veritate credantur facta et tamen per significationem nobis aliquid innuant. » *Hom. II in Evang.*, 1, t. lxxvi, col. 1082.

¹ *The Moderator*, p. 49-50.

² *A Discourse on the miracles of our Saviour in view of the present controversy between Infidels and Apostates*, in-8°, Londres (1727); *A second Discourse*, 1727; *A third Discourse*, 1728; *A fourth Discourse*, 1728; *A fifth Discourse*, 1728; *A sixth Discourse*, 1729. Les six Discours furent accompagnés d'une Défense en deux parties : *Mr. Woolston's Defence of his Discourses on the miracles of our Saviour*, Part I, 3^e édit., in-8°, Londres, 1729; Part II, 1730.

soixantaine de pages. Il partagea donc ce qu'il avait à dire contre les miracles en six discours, publiés à intervalles assez rapprochés pour tenir les esprits en haleine, et disposés de façon à ce que l'intérêt allât toujours *crescendo*, annonçant à la fin d'un discours le sujet du discours suivant pour piquer à l'avance la curiosité, et réservant pour la fin les miracles les plus difficiles et les plus importants.

Woolston se pose toujours en arbitre entre Collins et ceux qu'il appelle les apostats. *Nostrum est tantas componere lites* : telle est l'épigraphe de son premier discours. Mais ce prétendu arbitre, ce soi-disant modérateur, ne garde ni mesure ni modération. Aigri sans doute par la contradiction et de plus en plus dominé par son idée fixe, il se laisse aller à tous les excès de la passion. « L'infidélité n'a aucune place dans son cœur, » assure-t-il, et il écrit « pour l'honneur du saint Jésus¹. » Son jugement était si faux qu'il parlait peut-être sincèrement, mais son ton, en tout cas, contredit ses déclarations; il est violent, injurieux et manifeste l'amertume dont son âme déborde. Les épithètes d'impossible, d'incroyable, d'absurde, reviennent à chaque instant sous sa plume. Il n'est plus maître de lui-même. Pour comble de dérision, chacun de ses écrits est dédié à un évêque anglican, et sa dédicace est remplie d'impertinences.

¹ « This I do, not for the service of Infidelity, which has no place in my heart, but for the honour of the Holy Jesus. » *Premier Discourse*, p. 2-3.

L'auteur des *Discours* parle de la personne sacrée de Notre-Seigneur dans les termes les plus grossiers, dès qu'il s'agit d'établir que ses miracles ne sont que figuratifs. La guérison du paralytique qu'on descend par le toit est traitée de « rodomontade. » Si Mahomet avait permis aux diables, comme les littéralistes prétendent que le fit Jésus, d'entrer dans un troupeau de porcs, les chrétiens, dit-il, ne manqueraient pas de traiter pour cela Mahomet d'enchanteur, de sorcier, d'âme vendue au diable¹. « Pendant le temps de son ministère, ajoutait-il, Jésus n'était qu'un vagabond comme un frère mendiant², » grosse injure dans la bouche d'un Anglais de son temps. Il fait sur le changement de l'eau en vin aux noces de Cana, d'après un prétendu rabbin juif, les plaisanteries les plus inconvenantes et les plus blasphématoires³. Jésus, révélant à la Samaritaine sa vie passée, est qualifié de « diseur de bonne aventure⁴. » Mais le fond est encore bien pire que la forme. Dans un passage qui résume tous ses Discours, Woolston s'exprime ainsi :

¹ *Premier Discourse*, p. 52, 37.

² *Third Discourse*, p. 8.

³ *Fourth Discourse*, p. 29-43. Ces quatorze pages ne sont qu'un tissu de basphèmes qui ne peuvent être rapportés. Parlant de l'ivresse des convives, ce prétendu rabbin dit : « Whether Jesus and his mother themselves were at all cut, as were others of the company, is not so certain. » P. 31-32. Woolston avoue d'ailleurs lui-même expressément que son rabbin est supposé, p. 28 et 43. Cf. ce qu'il avait déjà dit sur ce miracle dans son premier *Discourse*, p. 49-50.

⁴ *Second Discourse*, p. 51-52.

Ne vous y méprenez pas plus longtemps, mes bons Messieurs. L'histoire de Jésus, telle qu'elle est racontée par les Évangélistes, est une représentation emblématique de sa vie spirituelle dans l'âme de l'homme, et ses miracles sont les figures de ses opérations mystérieuses. Les quatre Évangiles, dans aucune de leurs parties, ne sont une histoire littérale, mais un système de philosophie ou de théologie mystique... Je n'hésite pas à affirmer que l'histoire littérale de la vie et des miracles du Christ serait un roman absurde et incroyable, plein de contradictions et d'inconsistance¹.

C'est catégorique et significatif. La première singularité qui frappe dans les *Discours sur les miracles*, c'est que Woolston, persévérant dans son incurable illusion, ne donne pas son opinion comme sienne ; il affirme qu'il l'a tirée des écrits des Pères de l'Église :

Je n'ai ni le courage ni la confiance, comme l'ont beaucoup d'autres, de tirer de ma propre tête aucune doctrine nouvelle. Mon talent consiste uniquement à mettre en lumière ce que les Pères ont écrit²... J'ignore comment cela se fait, mais je suis un profond admirateur des Pères et je crois presque les yeux fermés à leur autorité, parce que je les considère comme d'éminents philosophes, de très grands savants, de très orthodoxes théologiens. Tout ce qu'ils s'accordent à affirmer, je le crois fermement. Quoiqu'ils soient, pour la plupart, des écrivains mystérieux, au-dessus de la capacité du vulgaire, qui les méprise, moi qui, pour ma

¹ *A Discourse* (premier), p. 63-64. Voir aussi p. 3-4, etc.

² *Defence of his Discourses*, part. II, p. 70.

part, ai l'honneur et le bonheur de les connaître beaucoup, je m'imagine que je comprends très bien leur sens¹.

Ce langage tenu par un anglican à ses coreligionnaires ne pouvait que les surprendre, mais il eût été un retour à la vraie tradition, si l'interprète n'avait trahi ses maîtres. Par malheur, Woolston, qui se flatte avec tant de complaisance de comprendre les Pères, ne les comprend pas : il leur fait admettre le sens spirituel des Écritures à l'exclusion du sens littéral, tandis qu'ils admettaient l'un et l'autre à la fois. D'après lui, les Pères et les docteurs n'ont vu dans les prodiges évangéliques que de pures allégories. Il examine, dans ses six Discours, quinze récits de la vie de Notre-Seigneur et il arrive toujours à la même conclusion : tous ces récits sont des paraboles, non des faits réels, comme assure-t-il, l'ont très bien dit les Pères.

Si Woolston s'était borné à prétendre que les anciens écrivains ecclésiastiques avaient été à l'avance de son avis, le mal eût été minime : c'est là une erreur historique si palpable qu'elle n'aurait pas été contagieuse. Mais cet ardent allégoriste ne se contentait pas de cette affirmation. Pour justifier son système, il accumulait contre les miracles toutes les objections qu'il était possible d'inventer à l'esprit le plus faux et le plus subtil : on croirait lire des pages de Strauss en lisant sa discussion ; le célèbre incrédule allemand n'a fait que répéter sur bien des points ce que Woolston avait écrit avant

¹ *Premier Discourse*, p. 5.

lui. C'est donc, à proprement parler, avec l'auteur des *Discours sur les miracles de notre Sauveur* que commence la guerre en règle, la guerre de détails, la guerre corps à corps, pour ainsi dire, contre le surnaturel dans la Bible. Tout ce qu'on avait entrepris auparavant à ce sujet n'était que de simples escarmouches.

Le moyen qu'emploie Woolston pour discréditer les miracles évangéliques, c'est de les déclarer absurdes, si on les prend dans le sens littéral. Afin de démontrer cette absurdité imaginaire, il relève toutes les circonstances qui peuvent lui fournir le moindre prétexte à objections; fond et forme, tout devient une arme entre ses mains; il tourne en ridicule le langage des écrivains sacrés; il révoque en doute les faits qu'ils rapportent; tantôt il veut les expliquer d'une manière naturelle, tantôt il les nie absolument. Si les guérisons des malades opérées par Notre-Seigneur ont un faux air de surnaturel, c'est parce que les Évangélistes n'étaient ni médecins ni chirurgiens; ils ne connaissaient ni le caractère ni les symptômes des maladies, ils ont pris pour des infirmités graves ce qui n'était qu'une indisposition légère, ils ont donné comme morts des gens qui n'étaient qu'en léthargie. Nous sommes accoutumés en 1890 à entendre ces soi-disant explications; en 1727 elles étaient nouvelles.

Jésus, nous dit-on, guérit un paralytique malade depuis trente huit ans¹. Cet homme n'était point paralytique, affirme Woolston :

¹ Joa., v.

Autant qu'on peut raisonnablement le conjecturer, la maladie de cet homme était plutôt la paresse que la paralysie¹, et Jésus lui fit honte de sa prétendue infirmité, en lui ordonnant de prendre son siège et de s'en aller, au lieu de se tenir plus longtemps couché comme un vilain paresseux et un faux estropié, au milieu des véritables malades qui excitaient la pitié et la compassion².

Cette interprétation est inconciliable avec le texte de saint Jean, mais il importe peu au théologien allégoriste. Il explique d'une façon analogue la guérison de l'aveugle-né :

Il y a de par le monde d'excellents oculistes qui, par l'étude et la pratique, ont acquis une habileté merveilleuse dans les maladies d'yeux, maladies qui sont d'espèces diverses, mais qui, par suite d'une habitude de langage, sont toutes désignées sous le nom général de cécité (?). Parfois nous entendons parler de fameux docteurs d'aventure³, comme Jésus, lesquels par un don de Dieu, de la nature et de la fortune, sans aucune connaissance de l'anatomie de l'œil, ont très bien réussi à guérir les maladies de cet organe et les accidents qui lui sont survenus. Tel était William Read, qui, sans être savant, sans avoir acquis aucune connaissance spéciale en physique et en chirurgie, a guéri des milliers d'yeux malades ou aveugles, dont plusieurs l'ont été à la grande surprise et étonnement des chirurgiens et des médecins de profession. Si c'est lui ou

¹ « More lazyness than lameness. »

² *Third Discourse*, p. 34.

³ « *Chance-Doctors.* »

Jésus qui a guéri un plus grand nombre d'aveugles, on peut le mettre en question. Pour plaire à nos théologiens, accordons que Jésus en a guéri un plus grand nombre, mais, pour le coup, ce qu'on ne peut prouver, c'est qu'il ait guéri des maladies d'yeux plus graves ou plus difficiles à traiter¹.

Woolston ne se borne pas à cette comparaison indécente :

Jésus, semble-t-il, rendit la vue à un homme aveugle, en se servant d'un onguent spécial et en lui faisant laver les yeux dans la piscine de Siloé. Où est donc le miracle? Je ne puis le voir... Nos chirurgiens avec leurs onguents et leurs lotions peuvent guérir des yeux malades et aveugles, d'une manière ou de l'autre. Jésus ne fit pas davantage. De lui cependant on veut faire un thaumaturge, et des autres seulement des opérateurs habiles. Où est la raison, où est le motif de cette différence entre le premier et le second? Si M. Moor, le pharmacien, à cause des cures remarquables qu'il obtient au moyen de ses remèdes, écrivait qu'il est un thaumaturge ou était ainsi nommé par ses admirateurs, et lui-même et ses admirateurs seraient les premiers à en rire. Cependant Jésus, pour avoir guéri les yeux malades d'un pauvre homme avec un onguent, doit être considéré comme un opérateur divin, miraculeux, tout comme si, d'un souffle de sa bouche, il avait déplacé une haute montagne² !... Si j'étais, — ce que je ne suis point, — un infidèle, je jugerais d'après la lettre du récit, que Jésus était un imposteur et

¹ *Fourth Discourse*, p. 4-5.

² *Fourth Discourse*, p. 6-7.

un charlatan, qui voulait passer pour un homme guérissant miraculeusement, quoiqu'il se servît sous main de véritables remèdes. La boue et la salive qu'il montre ostensiblement, comme s'il allait s'en servir pour guérir l'aveugle, avaient pour but d'exciter l'admiration, mais il tenait en réserve un baume plus efficace, qu'il glissa subtilement à la place de la boue et dont il oignit à plusieurs reprises les yeux du malade¹.

Woolston oublie dans toutes ces explications qu'il s'agit d'un aveugle-né, ou, s'il en dit un mot en passant, c'est pour prétendre qu'« à mesure qu'un homme avance en âge, les maladies de l'enfance et de la jeunesse disparaissent². » Sauf ce dernier trait, plus d'un demi-siècle plus tard, Paulus devait donner en Allemagne des explications analogues du même miracle³.

Le théologien anglican s'efforce d'expliquer d'une façon semblable les trois résurrections de morts que nous racontent les Évangélistes, celle de la fille de Jaïre, du fils de la veuve de Naïm et de Lazare⁴. Il consacre à ces trois faits le cinquième Discours tout entier. Un infidèle ou un juif, dit-il, pourrait raisonner de la sorte au sujet de ces prétendues résurrections :

Jésus, cela est manifeste, n'a ressuscité aucun mort. Il n'y a qu'une personne que les chrétiens pourraient prétendre

¹ *Fourth Discourse*, p. 14.

² *Fourth Discourse*, p. 8.

³ Voir *Mélanges bibliques*, 2^e édit., p. 181-184. Cf. ce que nous avons dit sur ce miracle dans le présent ouvrage, t. 1, p. 76-84.

⁴ 1^o Matth., ix; Marc, v; Luc, viii; 2^o Luc, vii; 3^o Joa., xi.